



CAIRN.INFO

CHERCHER, REPÉRER, AVANCER



La leçon des choses

Grammaire cachée des collections congolaises dans les musées suédois

par **Lotten Gustafsson Reinius**

Institut d'Ethnologie de l'Université de Stockholm

Etnologiska institutionen

Stockholm University

SE - 106 91 Stockholm

Suède

...



La leçon des choses

Grammaire cachée des collections congolaises dans les musées suédois

Lotten Gustafsson Reinius
Institut d'Ethnologie de l'Université de Stockholm

I RÉSUMÉ

Le Musée ethnographique de Stockholm et le Musée des cultures du monde de Göteborg possèdent près de 18 000 objets « exotiques ». La plupart de ces objets ont été acquis par les missionnaires et les officiers suédois qui travaillaient dans l'État indépendant du Congo (1885-1908), la colonie belge à la réputation sulfureuse du roi Léopold II (1885-1909). L'auteur n'envisage pas ces collections comme autant de témoignages de la culture matérielle congolaise, mais comme autant de traces d'une histoire culturelle suédoise restée trop longtemps inconnue, et qui s'exprime en fait dans ces objets. L'auteur analyse en effet en ethnologie la façon dont ces objets ont été choisis, réunis, chargés de fonctions et surtout de significations nouvelles.

Mots-clés : Collections ethnographiques. Congo. Objets. Colonialisme. Suède.

Lotten Gustafsson Reinius
Etnologiska institutionen
Stockholm University
SE – 106 91 Stockholm
Suède
lotten.gustafsson.reinius@etnologi.su.se

Loin de leur lieu d'origine, dans les réserves soigneusement climatisées du musée, reposent, rangée après rangée, des paniers tressés, des armes, des masques, des ustensiles de cuisson, des tissus et des objets de pouvoir, autrefois utilisés comme médiateurs entre les vivants et les morts¹. La simple présence de ces collections ethnographiques dans les musées d'Europe est en soi un phénomène qui, pour reprendre les termes de Johannes Fabian [1998 : 79], « donne à penser ». Quoique modestes, comparativement, les collections des musées nationaux suédois rassemblent, elles aussi, des objets en nombre suffisant pour stimuler la réflexion. Le Musée ethnographique de Stockholm et le Musée des cultures du monde de Göteborg abritent environ 18 000 pièces en provenance des régions situées dans le grand bassin du fleuve Congo en Afrique centrale². Il s'agit, pour la plupart, d'acquisitions effectuées au tournant du XIX^e siècle dans un contexte colonial dont peu de Suédois gardent encore le souvenir³.

C'est sa dimension internationale, notamment, qui distingue le projet colonial de l'ancien roi de Belgique, Léopold II, d'entreprises similaires menées à la même époque. Selon la rhétorique alors en usage, « toute personne civilisée » était invitée à se rendre dans cette zone franche, libre sur le plan économique et religieux, afin si possible

de s'engager dans la lutte – prétendument philanthropique – contre « l'esclavagisme des Arabes, le paganisme et le primitivisme »⁴. Dès sa formation, toutefois, l'État indépendant du Congo suscita de vives réactions de la part de l'opinion, et, dernièrement, on s'est de nouveau intéressé à l'exploitation forcée des individus et des ressources pratiquées dans cette colonie, notamment grâce au célèbre récit d'Adam Hochschild [1998, 2007]⁵.

Petite nation sans colonie, la Suède est, à l'époque, affaiblie par une pauvreté généralisée, une émigration croissante et, à partir de 1905, par la dissolution de l'union avec la Norvège. Le projet de Léopold II lui offre une occasion unique de participer aux marchés du travail d'une Europe alors en expansion et d'améliorer, elle aussi, son image. Des centaines de Suédois se rendent dans ce qu'on appelle alors l'État libre du Congo [Axelson 1970 : 217 sq. ; Jenssen-Tusch, 1902-1905 : 705 sq.]. Une soixantaine d'entre eux sont recrutés comme officiers militaires, et plusieurs autres sont engagés comme marins chargés d'assurer l'indispensable circulation des bateaux à vapeur. Des centaines de jeunes hommes, mais aussi quelques femmes, s'empressent d'apporter « la lumière de l'Évangile » dans des lieux habituellement désignés par des métaphores évoquant l'obscurité. Certains, parmi les Suédois présents au Congo, prennent part aux

violences les plus extrêmes, alors que d'autres s'affichent comme leurs détracteurs les plus acharnés. Or, tous ces groupes comprennent des collectionneurs, dont les acquisitions se sont finalement retrouvées dans les deux musées suédois déjà mentionnés⁶.

Le personnel du musée appelle parfois l'ensemble complet des collections la « montagne d'objets » : véritable trésor de connaissances, ces dernières représentent également un projet ardu, interminable, et une source croissante de préoccupations pratiques et éthiques. Confrontée à la tâche de devoir procéder à l'« inventaire qualitatif » des dites collections, je me suis sentie quelque peu intimidée non seulement par leur quantité, mais aussi par le contexte de leur acquisition⁷. Bien que collaborant avec un conservateur expérimenté, l'anthropologue social Carl-Axel Silow, j'ai souvent eu le sentiment, étant moi-même une ethnologue et une historienne de la culture, d'être une sorte d'intruse dans le territoire en partie abandonné d'une discipline sœur. La qualité inégale des documents d'archives notamment a posé un problème particulier⁸.

Les catalogues contiennent fréquemment des données précises sur la taille des objets collectés et sur leur matière. Ils renferment assez souvent des annotations concernant leur provenance, qui reflètent l'intérêt prédominant manifesté autrefois par la science pour la diffusion géographique de la culture matérielle. Mais il est rare qu'y figurent des informations sur la fonction originelle de ces acquisitions ou sur leur nom. Dans quelques cas, toutefois, une notice d'une ligne donne un aperçu partiel mais fascinant sur la réalité sociale qui entourait les transactions nécessaires à l'obtention d'une pièce. Ainsi, une sculpture en bois, si petite qu'elle tenait dans le creux de la main, fut « prise au cours d'une bataille et deux esclaves furent offerts pour la récupérer »⁹. Un objet d'apparence plus spectaculaire – une immense sculpture au buste entièrement recouvert par les projectiles métalliques et tranchants qu'on y avait fichés – avait été cédé « volontairement par son propriétaire Lufvilu quand il se convertit au christianisme »¹⁰.

Alors que mon collègue s'intéressait essentiellement à ces objets en tant qu'échantillon de la culture matérielle congolaise, je décidai quant à moi de plutôt les aborder comme autant de points d'entrée dans le cadre d'une analyse critique de la muséologie¹¹. Dans cette perspective, les objets ne sont plus seulement les fragments d'un monde absent. Ils peuvent être étudiés dans leur contexte actuel comme des pièces de collection : sorte d'hybrides, ni suédois ni congolais, ils jouent aussi un rôle significatif dans ce « style matériel » occidental propre aux collections ethnographiques. J'ai ainsi soumis à un examen particulièrement attentif un petit nombre de collections, acquises et composées par des hommes et une femme qui avaient des occupations différentes au Congo. Cet article ne pourra d'ailleurs donner qu'une image très partielle des activités ou du rôle de ces collectionneurs. Je préfère en effet montrer comment les

« vestiges matériels » qu'ils ont laissés peuvent servir à approfondir notre compréhension de la collection ethnographique en tant que phénomène s'inscrivant dans une culture et une histoire.

■ Accès autorisé au sous-sol

Passons à présent au lieu de conservation des collections. On y est accueilli par une multitude d'objets hétéroclites dont la quantité est sans commune mesure avec la petite sélection de pièces exposées dans les vitrines. Outre qu'il obéit à des raisons pratiques évidentes, le choix du sous-sol pour la conservation semble également approprié sur le plan symbolique. Les caves silencieuses, où règnent une température et une lumière contrôlées avec soin, garantissent les meilleures conditions de conservation non seulement pour des pièces dont la valeur et l'intérêt sont communément reconnus, mais aussi pour les objets d'aspect plus humble, dont la présence paraît déplacée, voire anachronique. Il va sans dire que l'accès à ce subconscient sociétal est soigneusement protégé et marqué par des rituels. Pour y accéder, il faut se soumettre à certaines règles de conduite et se munir des autorisations et des instruments requis ; alors seulement, l'univers unidimensionnel des vitrines cède la place à un monde où tous les sens sont sollicités. Un effet de contraste dont je ne pus toutefois jouir pleinement. Car, quand je réussis enfin à tenir ces pièces de collection entre mes mains, à les toucher et à les examiner, ce fut à travers le fin coton blanc de la paire de gants qu'on m'obligea à porter¹².

Certains objets m'ont aussitôt donné envie de les toucher, par exemple ce collier composé de lourdes perles rouges en verre et d'un pendentif en dent de léopard¹³. Comme tous les « objets ethnographiques », ce bijou – sa fonction et son sens – avait subi au cours de son histoire une transformation brutale et radicale [Kirshenblatt-Gimblett, 1998 : 17 sq.]. Aujourd'hui entreposée à l'écart dans une réserve du musée de Göteborg, cette pièce fut d'abord créée et utilisée, il y a plus d'un siècle, dans cette partie du bas Congo où la Société des Missions (MBC) suédoises avait établi ses champs missionnaires¹⁴. La couleur des perles et l'origine de la dent suggèrent que le collier servait de support à un pouvoir sociétal : il exprimait le statut dont jouissait traditionnellement le chef de famille, associé aux grands félins. Il passa entre de nombreuses mains avant d'arriver entre les miennes et fit l'objet de bien des récits avant de figurer dans le mien. Il fut d'abord assemblé, puis consacré par un spécialiste du rituel pour être porté par un chef local, avant d'être finalement donné au musée par le missionnaire suédois Svante August Flodén. Selon le catalogue d'archives du musée de Göteborg, ce dernier le sauva lui-même des flammes d'« un feu de joie où brûlaient deux mille idoles » (ill. 1).



1. Feu de joie. Destruction d'objets de pouvoir à la mission suédoise de Kingoyi en 1912 ou 1913 (cliché d'Edward Karlman retouché numériquement par Tony Sandin, Musée ethnographique de Stockholm, et reproduit avec l'autorisation des archives de la Svenska Missionskyrkan – l'Église missionnaire évangélique de Suède).

Ce missionnaire collectionneur donne une description saisissante de l'événement dans son autobiographie [Flodén, 1933 : 165-167]. Il se souvient d'une immense foule rassemblée dans le village de Kibunzi ; des gens de tous âges étaient venus assister à la destruction en public d'une quantité impressionnante d'objets de pouvoir, que des convertis ou de futurs convertis avaient remis aux missionnaires¹⁵. Or, cette fois, le collectionneur qui sauva le collier des flammes et l'iconoclaste qui avait allumé le feu était une seule et même personne. L'événement avait été conçu et organisé comme une épreuve de force décisive entre les deux systèmes de croyance. On prit soin en effet de ménager un certain suspense : « *Si cet assemblage d'instruments et d'insignes de pouvoir se laissait consumer par les flammes, sans aucun signe manifeste d'une résistance ou d'une colère surnaturelle, n'aurait-on pas obtenu alors la preuve indéniable de la prééminence du Christ ?* »

À la vue des flammes, certains spectateurs se cachèrent dans les herbes et derrière les maisons. Flodén lui-même confesse avoir craint une issue malheureuse quand des ingrédients comme les têtes de serpents, les œufs et la poudre à canon se mirent à exploser en émettant de la fumée. Mais tout se passa comme il l'avait espéré, et le feu de joie marqua localement le début d'un renouveau religieux. Les missionnaires, en particulier, avaient probablement l'impression que de tels moments étaient touchés par la grâce. Ils pouvaient assister à la disparition des témoins matériels de différences religieuses et culturelles qu'ils s'efforçaient de saisir et de combattre jour après jour, et obtenir cette preuve visuelle indubitable de leur destruction que seuls les objets matériels peuvent offrir.

De toute évidence, cette histoire accrut mon intérêt pour ce bijou tout en éclairant sa signification. Mais il me faut aussi défendre l'idée inverse : c'est l'objet qui est venu compléter le récit. Or, il ne s'agit pas d'un cas exceptionnel. Cet article soutient qu'il est profitable d'un point de vue méthodologique et analytique de travailler avec les collections en les considérant comme constituées d'objets matériels appartenant au monde physique. En incluant le collier, j'examinerai en tout quatre exemples illustrant comment ma rencontre personnelle avec chacune de ces pièces a infléchi le cours de mon analyse, éclairé autrement les spécificités du « style collection » (« *collection genre* »), et ainsi suscité des remarques sur les possibilités et les problèmes afférents à l'utilisation des objets ethnographiques comme sources historiques et outils didactiques. Je cherche à trouver le moyen de traiter les objets individuels, mais aussi les ensembles plus grands que l'acquisition et la réunion de ces derniers permettent de créer, comme des témoins à part entière. Ne pourrait-on pas leur reconnaître la même validité qu'aux sources verbales ? Quels types de créativité, d'expressivité et de narrativité des objets venus du Congo sont-ils susceptibles de développer dans un décor de musée suédois ?

■ Des trophées de missionnaires

Alors que je manipulais le collier avec précaution, presque exactement un siècle après son acquisition, deux choses en particulier attirèrent mon attention (ill. 2). À travers ma paire de gants réglementaires, je sentis la surface froide, dure et lisse de perles relativement lourdes, cette sensation physique suscitant chez moi des interrogations profanes : l'objet était-il combustible ou bien résistant aux flammes ? Et se pouvait-il, par conséquent, que le collectionneur ait eu à son sujet les mêmes doutes que moi ? Le collier avait-il été sauvé des flammes ou bien n'était-ce pas plutôt l'inverse ? L'avait-on préservé afin de garantir la réussite du grand autodafé mis en scène par les missionnaires ?

La seconde chose qui me frappa fut l'emplacement choisi pour inscrire le numéro d'inventaire. On avait utilisé de l'encre indélébile, comme pour fixer à tout jamais l'identité et la place nouvellement acquises de l'objet au sein de la grande taxinomie des collections du musée. Et on l'avait placé – de façon presque brutale, me sembla-t-il – directement sur le pendentif, à un endroit où s'étaient autrefois concentrés le pouvoir et le respect. Tout comme les *banganga* (les spécialistes des rituels du bas Congo), les conservateurs suédois avaient su utiliser les moyens rituels et matériels à leur disposition pour interpréter les grands thèmes classiques du pouvoir, de l'ordre et du contrôle.

L'impulsion analytique déclenchée par l'examen de ce collier est un exemple de ce que j'aimerais appeler un « *punctum* matériel ». Le concept est inspiré de Roland Barthes qui, dans son célèbre ouvrage sur la



2. Ce collier (objet n° 5755, collection n° 2837) est conservé au Musée des cultures du monde (photo Ferenc Schwetz, Musée des cultures du monde, Göteborg).

photographie, propose d'opérer une distinction entre deux éléments hétérogènes : l'un est le *studium* – habituel, systématique et culturellement compétent –, l'autre est l'impulsion subite et forte du *punctum* [1980 : 47 *sqq.* et 2000 : 27 *sqq.*]. Pour le sémiologue, analyser c'est se placer au « *point de rencontre* » entre les effets d'un objet et la réponse subjective de son interprète. Le concept de *punctum* joue sur l'ambiguïté du mot latin qui renvoie à la fois à l'idée d'un *point* unique, d'une marque ou d'une partie qui se détache, et à l'« *effet de ponctuation* » de cette pointe quand elle vient frapper l'observateur et le perce subitement, parfois même douloureusement. On peut y reconnaître le détail grammaticalement incorrect en apparence, qui hante et dérange la « pré-somption conventionnelle » attachée à une image ou, dans mon cas, à une collection. On peut bien sûr agir comme on le fait d'habitude avec les fantômes : en les ignorant et en ne tenant pas compte de ce qui est gênant et mystérieux. Or, la méthodologie barthienne préconise de faire exactement le contraire. C'est en utilisant l'élément singulier et surprenant comme point d'entrée que l'analyse peut parvenir à une autre compréhension, plus fine, de l'ensemble de son objet d'étude. Le *punctum* ne vient donc pas seulement compléter le *studium* : en le cassant, il apporte aussi quelque chose de plus.

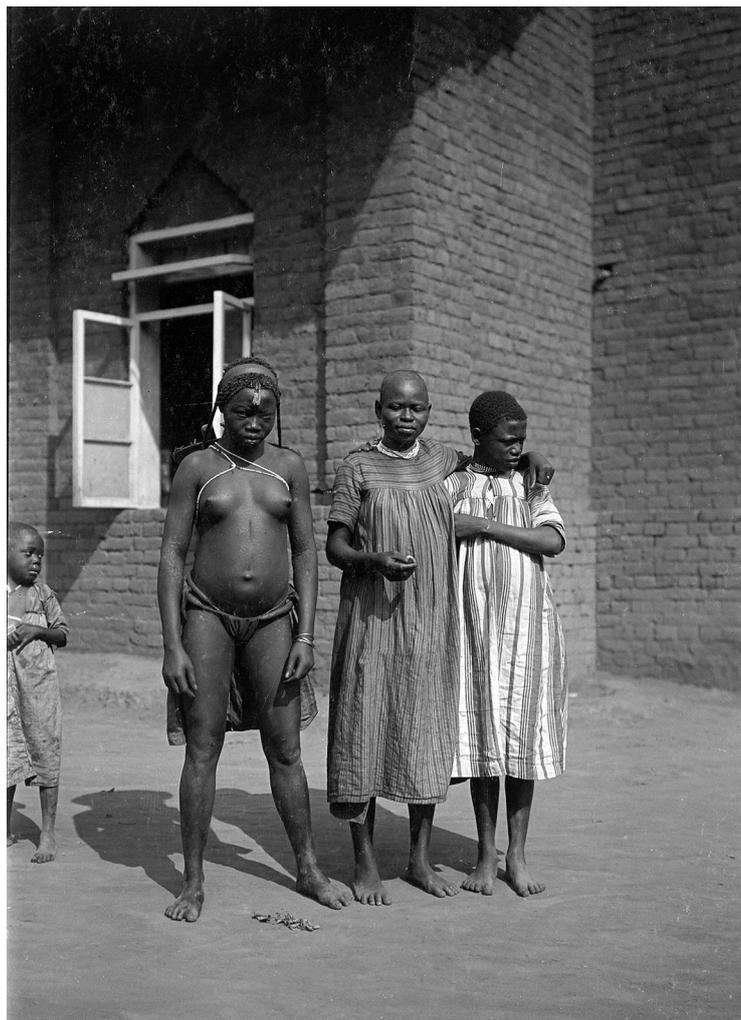
Si je qualifie ce concept de « matériel », c'est pour signifier que, dans l'étude des objets, l'impression visuelle n'est pas la seule susceptible d'orienter l'analyse. Lorsqu'on examine de près des objets matériels, on est également confronté au toucher, à leur texture, à leur odeur et à leur sonorité : ils nous introduisent à des modes de connaissance autres que ceux privilégiés par la hiérarchie occidentale des sens [Edwards, Gosden et Phillips, 2006]. Il est vrai qu'en certaines occasions également, des pièces du musée éveillèrent mon intérêt alors même qu'on m'en avait limité voire refusé l'accès. C'est le cas notamment du second exemple que j'examinerai ici. Il s'agit d'un vêtement, un pantalon de femme que je n'ai pu approcher que sous la forme d'un dessin sur une fiche d'archive¹⁶. Si l'on suit la proposition de Don Handelman [1998 : xxxvii] selon laquelle il existe une sorte de « regard tactile » (« *haptic gaze* ») qui fournit la pointe d'imagination nécessaire en puisant dans l'expérience corporelle et la mémoire, alors, peut-être, il est possible de croire qu'une idée, limitée certes, des qualités matérielles de l'objet est encore transmise par le dessin. Quoi qu'il en soit, le petit pantalon en cuir avait l'air abandonné et vulnérable, ainsi exposé à des regards scrutateurs dans le cadre d'une pratique radicalement éloignée du traitement intime et informel qu'il avait connu jusque-là. C'est en vain que je demandai à l'examiner. Le conservateur me fit savoir que la peau, après avoir passé plus d'un siècle dans la réserve et perdu sa souplesse initiale, était devenue une loque desséchée et informe, risquant à tout moment de se désintégrer. L'objet menaçant d'échapper à l'éternité institutionnalisée à laquelle on l'avait assigné – et donc, forcément,

de contrevenir à l'idée même de collection muséographique –, on augmenta sa protection afin d'interdire que même un regard pût se poser directement sur lui.

Je dus recourir à la description du catalogue et à la numérotation des pièces rédigées avec le plus grand soin. Des parenthèses discrètes semblaient enfermer les informations les plus sensibles dans un murmure protecteur : « (*Probablement une protection pour les organes génitaux féminins*) ». J'appris également que le célèbre donateur Gustaf Retzius, un homme important dans le domaine de l'anthropologie physique, avait acheté l'objet à une femme inconnue du public, une missionnaire appelée Ruth Walfridsson. Comme beaucoup de ses coreligionnaires, cette dernière arriva dans le pays en tant que « *missionary bride* » (l'équivalent d'une « épouse du Christ »). Son mari ne tarda guère à grossir la longue liste des décédés, et Ruth resta au Congo plusieurs années, y tenant le rôle typique de la femme missionnaire qui enseigne aux femmes et aux enfants. Il lui arrivait également de s'aventurer dans les villages qui entouraient la mission pour y prêcher l'Évangile, se rendant seule à pied dans des lieux assez isolés où son apparition vêtue d'une longue jupe sombre plissée et de bottes ne manquait pas de faire sensation.

L'identité sexuelle de R. Walfridsson – les femmes sont atypiques chez les collectionneurs d'objets ethnographiques – fut presque entièrement occultée par le fait que la plupart de ses pièces se retrouvèrent dans des donations réalisées par des hommes. Si bien qu'il ne fut pas facile de reconstituer l'ensemble de ses acquisitions. La prédominance de tissus et d'attributs décoratifs (comme les peignes en bois et les bracelets d'herbes tressées) permet de replacer le pantalon dans un contexte qui lui donne un sens. Cette femme missionnaire semble s'être particulièrement intéressée aux moyens utilisés localement pour mettre en valeur le corps féminin.

Qu'elle cherchât à collectionner les objets qui la séparaient de la majorité des femmes autour d'elle – et à en obtenir ainsi la possession et le contrôle – peut probablement s'interpréter, d'un point de vue psychologique, comme une façon de gérer une frustration, quitte à passer pour une excentrique. Mais il faut compter avec un contexte culturel plus large. Comme bon nombre de ses compatriotes engagés dans le champ missionnaire, Ruth Walfridsson ne pouvait se contenter de défendre son droit de ne pas suivre les coutumes locales. Il lui en fallait plus : ce sont *les autres* qui devaient changer afin de gommer *leur* différence. Le discours missionnaire de l'époque abonde en témoignages de transformations intérieures, confirmées par des signes matériels visibles, et illustrées notamment par des photographies obéissant aux conventions du mouvement religieux concerné [Granqvist, 2002 ; Östberg, 2002] (ill. 3). La morale du puritanisme protestant semble avoir fusionné avec un certain idéal de progrès esthétique, incluant, par exemple, la façon de meubler sa maison, de marcher ou de s'habiller. Dans une lettre semblable à tant d'autres



3. Effet de contraste. Des filles posent à la mission : l'opposition visuelle entre les modes de vie traditionnel et chrétien est un thème photographique très prisé des missionnaires (cliché anonyme reproduit avec l'autorisation des archives de la Svenska Missionskyrkan – l'Église missionnaire évangélique de Suède).

envoyées au pays, Ruth Walfridsson exprime sa reconnaissance envers ses coparoiissiens suédois qui lui ont fait parvenir un lot de robes cousues par leurs soins. « *Quelle métamorphose !* », s'exclame-t-elle tout excitée, en rapportant le moment où ses élèves congolaises (tout en se tordant de rire) échangèrent leurs vêtements contre des robes en coton à carreaux typiquement européennes [1896 : 261]. Le thème du changement – merveilleux don de Dieu, qui fait du « *païen, primitif et indécent* » un « *Chrétien civilisé et présentable* » – offre un cadre plus approprié pour interpréter la sélection d'objets de Ruth Walfridsson.

Non seulement cette collection semble constituer un récit matérialisé de type missionnaire, mais elle est également dotée d'une identité de genre. Tandis que des hommes comme Flodén se chargeaient du contrôle des biens culturellement dangereux relevant de la religion, des femmes comme R. Walfridsson s'occupaient de la question de l'habillement féminin (ainsi, peut-être, que

de celle, fort proche, de la décence). Or, la même impression se dégage des acquisitions des uns comme des autres. Dans ce contexte de colonisation intense, les collectionneurs avaient tendance à privilégier les catégories d'objets justement les plus menacées par leurs propres activités. On peut ainsi voir dans ce pantalon de femme un trophée de plus à mettre au compte de la conquête coloniale [Canizzo, 1998]. Il équivaut non seulement aux objets religieux qui ont été brûlés ou conservés, mais également aux armes déposées en signe de reddition et attestées en grande quantité dans les collections militaires de cette période.

■ Les germes de la transcendance

Un troisième *punctum* matériel se manifesta en examinant ce qui ressemblait à une collection militaire

typiquement aristocratique où prédominaient des épées et des poignards sophistiqués. Ces objets furent acquis par Axel Svinhufvud qui faisait partie des centaines de jeunes officiers scandinaves enrôlés dans l'armée de l'État indépendant du Congo, la Force publique, afin d'en garantir le caractère international¹⁷. Sa mission consistait à installer un poste militaire sur le fleuve Uélé (lieu isolé d'un point de vue eurocentrique) et à organiser des actions punitives contre ce qu'il appellera plus tard « *des villages apparemment innocents* » [Svinhufvud, 1942 : 78 *sqq.*]. En tant que nation, la Suède ne prit aucune part à la colonisation du Congo, mais des participations individuelles de ce type n'en étaient pas moins célébrées, à l'occasion, avec une certaine fierté nationaliste. À son retour de la mission de 1893 à 1896, dont il faillit ne jamais revenir, Svinhufvud fut reçu par le roi de Suède de l'époque, Oscar II, qui lui remit de sa main une médaille en or pour actes de bravoure au combat (ill. 4).

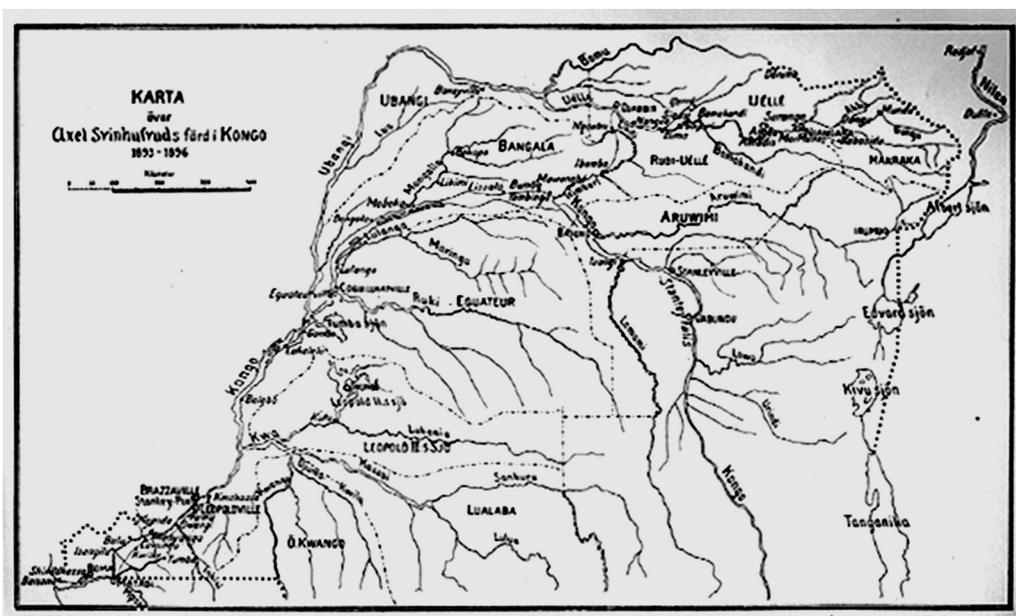
À son arrivée au port de Boma, le jeune officier insista pour être envoyé aussi loin que possible à l'intérieur du continent [*op. cit.* : 47], une demande qui évoque clairement les thèmes du courage viril et du romantisme colonial. Comme ailleurs en Europe, à l'époque, la colonisation des régions entourant le vaste fleuve Congo entretenait dans l'imagination du public suédois la figure d'un homme blanc (les femmes étaient rares) affrontant en héros l'adversité et le danger sur fond d'exotisme et de primitivisme. En Europe, dans certains groupes sociaux, le simple fait de réussir à survivre à une mission de trois ans (appelée un « terme ») dans ce pays semble même avoir été reconnu comme un rite de passage à l'âge viril.

L'immense collection que Svinhufvud rapporta du Congo fut donnée au musée quelques années après sa

mort, comme un dernier coup d'éclat accompli à titre posthume par l'intermédiaire de sa veuve. Conformément à la logique culturelle du don, mise en évidence par Marcel Mauss dans son célèbre essai de 1924 [1990], le donateur tire lui aussi profit de sa propre générosité. Alors que les objets eux-mêmes rejoignaient l'obscurité des caves, le nom du collecteur se retrouvait une fois de plus sous les feux médiatiques. Comment interpréter une collection aussi impressionnante que celle de Svinhufvud ? Vient-elle conforter la mythologie et l'image-rie répandues par ailleurs, à travers les médias en vogue à l'époque, dans les « *travelogues* »¹⁸ [Pratt, 1992] et la photographie coloniale [Mirzhoeff, 1999] ? Assurément, car chaque acquisition fournit la preuve matérielle du passage du héros en des points précis de son voyage vers l'inconnu. Chacune, par sa simple présence dans le musée, témoigne du succès de l'expédition. La collection d'Axel Svinhufvud nous donne ainsi à voir, non seulement une certaine image des Congolais, mais aussi – et peut-être de façon plus nette encore – du collectionneur lui-même.

Au milieu des pièces en ébène ouvragées et des nombreuses armes composant ce troisième cas, je découvris l'objet qui me fit l'effet d'un *punctum* matériel : une vieille paire de chaussures, dans un matériau souple et périssable qui contrastait avec les autres textures, toutes brillantes et dures. De plus, elles semblaient tellement usées qu'il eût paru normal de les jeter. Alors, selon quelle logique cette apparente anomalie trouvait-elle sa place dans la collection ?

La seule indication à leur sujet était que le collectionneur lui-même les avait portées. La forme de son pied y étant restée imprimée, elles rendaient en quelque sorte



4. Cette carte, typique des « *travelogues* » (conférence documentaire de voyage), illustre l'autobiographie d'Axel Svinhufvud [1942 : 259].

présent le corps absent de Svinhufvud : en inspectant ses semelles, je pus même me représenter sa façon de marcher. Plus que tout autre objet parmi cet assortiment impressionnant, les chaussures donnaient à voir l'expérience vécue d'un homme qui avait beaucoup voyagé et beaucoup enduré. Si l'ensemble de la collection est comparable à un trophée témoignant à la fois d'un retour sain et sauf et d'une conquête, la paire de chaussures en est la signature personnelle. Dans la mesure où elle porte encore la trace de son propriétaire, elle rend presque tangible sa présence corporelle, cette note d'authenticité permettant de relier le collectionneur à sa collection et par là même au lointain Congo.

Chose intéressante, les conservateurs m'ont assuré que ma découverte n'avait rien d'exceptionnel. Les chaussures usées sont une caractéristique typique des collections de voyageurs constituées à cette époque, en particulier quand on les doit à des hommes. De telles collections seraient donc l'expression d'un *genre* plutôt bien développé. Que les conventions de ce « *travelogue* » matériel jouent sur des motifs narratifs plus anciens n'étonnera pas les folkloristes. On peut ainsi voir dans la vieille paire conservée par Svinhufvud une variation sur le thème des chaussures usagées du héros ou de l'héroïne qui expriment traditionnellement dans nombre de contes européens la longueur d'un voyage extraordinaire semé d'épreuves.

Évidemment, les aventures du colonisateur ne sont jamais tout à fait aussi belles et héroïques que les « *travelogues* » peuvent le laisser croire. Johannes Fabian [2000] soutient même que les explorateurs européens en Afrique centrale avaient pour la plupart « *complètement perdu la tête* », souffrant de fièvre, d'alcoolisme et de confusion générale, tant morale que culturelle. Les chaussures porteraient-elles également l'empreinte des épreuves et des émotions que les écrits de l'époque ont préféré taire, et seraient-elles, à ce titre, dignes de figurer dans la collection ?

Svinhufvud vieillissant, j'y fais allusion ci-dessus, se souvient de sa jeunesse avec des sentiments mêlés. Outre le fait qu'il tend à changer brusquement de sujet et à exprimer vaguement des préoccupations morales, l'ancien officier semble ne pas savoir comment raconter l'amitié étroite qui le liait à des chefs locaux, Atane, Meusere et Kabasidu, en compagnie desquels il passa agréablement beaucoup de son temps libre dans le poste « isolé » où il séjourna le plus longtemps. Dans cette situation moins surveillée, une zone franche se serait ainsi établie dans laquelle des individus d'âge, de sexe (*gender*) et de rang social identiques parent, malgré les barrières raciales, se reconnaît comme des égaux. Les trois Mangbetu furent plus tard poursuivis pour trahison contre le régime. Les chaussures étaient d'un type arabe couramment porté dans la région, un détail vestimentaire qui reliait le Suédois à ses infortunés compagnons. Le collectionneur les aurait-il conservées en souvenir de

son « indigénisation » et d'une amitié qui prêta par la suite à controverse ?

Les objets ne formulant pas leurs messages avec des mots, je fus tentée d'explorer cette couche supplémentaire de sens. Les chaussures ont réussi à exprimer ce que le texte autobiographique semblait vouloir taire. Elles disent la fierté, mais aussi la peine, l'image héroïque, mais aussi les ravages profanes et sans gloire occasionnés par les voyages et la guerre ; elles apportent la petite touche exotique, mais aussi la conscience fondée sur l'expérience que tous les hommes se ressemblent. Si les chaussures indigènes – portées par des collectionneurs – sont un trait si courant, n'est-ce pas aussi en raison de leur capacité à signifier les ambivalences de la colonisation en tant qu'expérience vécue ?

Rarement destinés à être exposés, de tels objets hybrides laissent généralement les paradoxes et les vérités alternatives dont ils sont porteurs reposer en paix : ils peuvent alors venir conforter l'image du héros, tout en étant les gardiens d'éléments que cette dernière exclut. Du moins jusqu'à ce que nous troublions leur repos et qu'elles viennent nous troubler à leur tour. Mon quatrième et dernier exemple de *punctum* matériel nous mène à un objet dont l'examen produisit plusieurs de ces effets.

Dès que je la touchai, la boîte circulaire révéla sa fonction de récipient destiné à contenir de puissants ingrédients : un petit nuage blanc de poussière de craie s'échappa par un trou dans son couvercle¹⁹. Je la reposai aussitôt. Pourquoi – de même que tous les collègues présents – ai-je d'abord hésité à soulever le couvercle ? Une certaine répugnance à devoir profaner un objet sacré se mêlait-elle à une vague peur de l'inconnu ? Nous avons tendance, il est vrai, à éprouver ce genre de malaise face aux choses provenant de lieux éloignés. Nous serait-il venu à l'esprit l'une de ces représentations populaires inconscientes sur le thème, cher à un Occident tourmenté par la culpabilité, du mystérieux châtiment qui guette les profanateurs de tabous exotiques ?

Cette puissante boîte à remèdes fut collectée lors de la première mission établie par la Swedish Missionary Society à Mukimbungu, située au cœur d'une région bien connue des historiens de la religion et de l'art africains, dans laquelle l'univers immatériel est rendu présent et accessible par l'entremise de moyens matériels élaborés. Lors de son acquisition, en 1906, une grande variété de récipients et d'ingrédients différents, soigneusement sélectionnés et faisant l'objet de manipulations rituelles, formait un langage matériel utilisé notamment pour chercher la vérité, prédire l'avenir, guérir, protéger ou nuire [MacGaffey, 1991, 1994] (ill. 5). Appelée *lukobe* en kikongo, la boîte appartenait à une catégorie d'outils du nom de *minkisi* (sing. *nkisi*), utilisés comme médiateurs entre les hommes et les esprits. Lorsque finalement nous en soulevâmes le couvercle, l'examen de son contenu put commencer. Nous y trouvâmes les ingrédients suivants : un bout de serpent, un petit paquet de



5. Cette boîte à remèdes (objet n° 1906.46.10) provient du Musée ethnographique (photo Tony Sandin, Musée ethnographique, Stockholm).

fouurrure brun roux, un morceau de mica, des carapaces d'insectes, des fragments d'os, de petits coquillages, un morceau de goudron, un bloc de craie blanche, des cailloux noirs et blancs, du duvet, des feuilles déchirées, des graines, deux vis en métal, un loqueteau de fenêtre de fabrication industrielle et de tout petits morceaux de papier portant des fragments de mots suédois, peut-être des vers tirés d'un texte biblique ou d'un cantique²⁰.

Nul besoin d'une grande imagination pour réaliser que les trois derniers « remèdes » sont, en théorie, aussi efficaces en tant qu'outils de communication avec les esprits que ceux empruntés à la nature. Rien ne vaut une vis pour relier de façon solide, et néanmoins réversible, ce qui est séparé. Le loqueteau est quant à lui un mécanisme indispensable à l'ouverture et à la fermeture des passages. Enfin, le mot écrit, une nouveauté alors considérée par les indigènes avec autant d'intérêt que de méfiance, offre un moyen économique de rendre symboliquement présent ce qui est absent. Malgré tout, la présence de ces objets qui auraient pu sortir de n'importe quel atelier suédois de l'époque me fit l'effet d'un *punctum* matériel. Cette réaction de surprise était bien sûr tout aussi révélatrice que la peur et l'hésitation qui avaient précédé l'ouverture du couvercle.

De toute évidence, je ne m'attendais pas à trouver quoi que ce fût de familier dans cette puissante boîte à remèdes ! Peut-être avais-je espéré, inconsciemment, y découvrir le temps prétendument suspendu de la tradition et de l'exotisme, cette temporalité floue et immuable qualifiée par Johannes Fabian [1983] de « *présent ethnographique* » ? Le contenu de la boîte se chargea bien de corriger ce préjugé. Une créativité inspirée et une modernité alternative semblaient ainsi me faire signe

depuis un moment de l'histoire marqué par une révolution. En appliquant à des objets nouveaux, de façon inventive, des techniques traditionnelles de communication, la boîte aux puissants remèdes semblait capable de bousculer les idées sur le centre et la périphérie qui, par ailleurs, refusent obstinément de déserrer les musées ethnographiques.

De plus, cette composition d'objets questionnait ma façon de concevoir la collection muséographique comme un art uniquement colonial. Ce qu'elle accomplit à son échelle ressemble beaucoup à ce que fait un collectionneur ou un musée ethnographique ; elle tire en effet sa force d'un assemblage d'éléments divers provenant de cultures étrangères qu'elle a su transformer en une nouvelle et puissante entité. Mais cette fois ce ne sont pas les outils, les langages et les religions des Congolais qui ont été sortis de leur contexte, mais ceux des nouveaux venus : transformés, fragmentés, réinterprétés, on les a utilisés comme des éléments pour ainsi dire subordonnés. En soulevant le couvercle, j'ai découvert une expression alternative de ce qu'est une collection : c'est l'image d'un « genre matériel » bien connu en Occident, mais aussi de l'idée initialement conventionnelle et postcoloniale que j'en avais, qui m'a été renvoyée. La question soulevée par Gayatri Spivak [1988], concernant les possibilités limitées dont disposent les opprimés dans certains contextes pour faire entendre leur voix, pourrait même conduire à considérer cette composition comme une collection subalterne.

■ La leçon des choses

Au cours de ce qu'on a appelé « la ruée *sur* l'art » [Schildkrout et Keim, 1998], une multitude d'objets ont été rapportés en Europe, qui n'ont, pour la plupart, jamais été exposés en public. Aussi, pénétrer dans la réserve équivaut à entrer dans une sorte de musée : bien rangées sur leurs étagères, des boîtes assurent la sauvegarde de paradigmes, d'usages et d'idéologies n'ayant plus cours, protégeant des souvenirs gênants et des modes de collecte et d'exposition complètement oubliés. Ces dernières années, pourtant, une certaine agitation s'est manifestée, il est vrai, jusque dans ces caves silencieuses. La destination finale des objets de musée a été contestée, et même changée dans les rares cas de « rapatriements »²¹. Les tentatives récentes de traiter plus ouvertement, dans les expositions, des relations de pouvoir asymétriques qui caractérisèrent beaucoup d'acquisitions pendant la période coloniale peuvent être également interprétées comme un équivalent symbolique de ces rites de réconciliation²². Le fait que les objets collectés – les pièces de collection²³ – représentent le plus petit élément constitutif de ces discours muséologiques contemporains demande à être médité de façon à la fois optimiste et critique.

En tant qu'outils pédagogiques, les objets de musée ne sont peut-être pas aussi neutres et humbles qu'ils en ont l'air. Selon Daniel Miller [2005 : 5], l'idée persiste dans les sciences humaines que la matière est, de façon générale, quelque chose de vide, de superficiel et de passif. Paradoxalement, cette supposée insignifiance semble être une condition préalable indispensable pour que les objets puissent servir de médiateurs culturels. Avec d'autres spécialistes de la matérialité, D. Miller nous invite à interroger cette supposée « *humilité des choses* », un conseil que devraient suivre tous ceux qui étudient des objets soumis, comme le sont les pièces des musées, à une sélection et à une conservation ritualisée.

En faisant le voyage jusqu'en Suède, les pièces

examinées dans cet article ont subi des transformations symboliques aussi significatives que radicales. Leur expressivité matérielle, dès lors qu'elles ont été détachées de leur sens et de leur utilisation d'origine, a été – du moins temporairement – redirigée et réemployée de façon à mobiliser des ordres, des créativité et des récits tous inédits. Des objets de pouvoir ont ainsi été transportés dans un autre style matériel également puissant, la collection ethnographique. Peut-on vraiment travailler avec de telles sources sans risquer de reproduire les idées européennes de suprématie, de contrôle et de créativité ? Dans ce nouveau contexte, les objets sont devenus des pièces de musée de grande valeur, retirées de la circulation pour l'éternité si possible, et dont le statut est protégé par de nouveaux signes et de nouveaux tabous, souvent sans lien avec ceux qui les ont précédés et qu'ils annulent.

Il est vrai que se livrer à l'examen direct de pièces de collection, de préférence les cinq sens en éveil, est une activité privilégiée qui prend du temps. Pourtant, nous venons de le voir, cette approche favorise la découverte de punctums matériels. Être attentif à la leçon des choses, à ce que disent les anomalies apparentes, permet d'apporter des éclairages différents, non seulement sur les objets eux-mêmes, mais aussi sur les ensembles plus grands auxquels ils participent. Certaines pièces font de la collection une technique qui transforme de puissants objets venus d'Afrique centrale en médiateurs d'un discours eurocentrique. Elles contribuent alors ironiquement à mettre en scène des images de la créativité de l'homme blanc, au détriment de celle des Congolais. Mais ces collections ouvrent d'autres perspectives. Des objets apportés en Suède il y a plus de cent ans pourraient bien, en effet, porter en germe de quoi bousculer et dépasser les idées tenaces véhiculées par cet héritage colonial. ■

Traduit de l'anglais par Sylvie Muller
muller.s@club-internet.fr

I Notes

1. Cet article est le fruit d'un projet de recherche réalisé grâce au soutien du Fonds du Tricentenaire de la Banque de Suède. Par leurs remarques, Wilhelm Östberg et Emma Poulter ont utilement contribué à son élaboration. Ma reconnaissance va également au personnel du Musée ethnographique de Stockholm et à celui du Musée des cultures du monde de Göteborg.

2. Les régions concernées correspondent aux territoires anciennement colonisés de la République du Congo et de la République démocratique du Congo. On estime que les

deux tiers des collections en question sont conservés à Stockholm, le reste à Göteborg.

3. Parmi les efforts muséaux pour lutter contre cet oubli, il faut noter l'exposition itinérante *Traces of Congo*, 2005–2008, qui fait actuellement le tour des capitales de la Suède, de la Finlande, du Danemark et de la Norvège, et qui essaie de faire prendre conscience de la participation des pays nordiques à la formation du tristement célèbre État indépendant du Congo (1885–1908).

4. Dans la même optique, on recruta activement des personnes originaires de différents pays afin qu'elles travaillent dans l'État du Congo. Pendant un temps, à la fin du XIX^e siècle, les Scandinaves constituaient la troisième

nation présente dans l'État après les Italiens et les Belges [Axelsson, 1970 : 218].

5. Journaliste américain, Adam Hochschild est l'auteur de plusieurs livres d'histoire appréciés du grand public. *King Leopold's Ghost* [1998] (*Les fantômes du roi Léopold* [2007]) est le récit détaillé et indigné de l'exploitation de l'État indépendant du Congo par Léopold II de Belgique entre 1884 et 1908. Dès 2005, l'ouvrage a été tiré à 400 000 exemplaires et traduit en douze langues. Loué par la critique, il réussit à vulgariser des travaux antérieurs et à dénoncer une nouvelle fois des crimes historiques et des maux sociaux. Certains points ont toutefois été contestés, par exemple le rôle

qu'aurait joué l'ancien roi et l'estimation du nombre de victimes.

6. Par ailleurs, une quantité considérable d'objets, acquis par des Suédois dans les deux Congo, sont détenus par des régiments militaires, des paroisses missionnaires, des écoles et des particuliers.

7. Au départ, ce travail est une commande du Musée national des cultures du monde, passée en 2003 et subventionnée par le Conseil national [suédois] des Affaires culturelles. Grâce à une subvention du Fonds du Tricentenaire de la Banque de Suède, j'ai pu poursuivre la tâche en analysant le rôle médiateur joué par ces collections dans l'élaboration d'images corrélées du Congo et de la Suède.

8. Dans les catalogues en suédois, la documentation paraît souvent succincte et inconsistante, mais la situation serait certainement bien différente pour un chercheur sachant lire le kikongo. Ces collections offrent des possibilités exceptionnelles pour mieux comprendre les représentations du monde et les rituels complexes du bas Congo au moment de la colonisation. Le missionnaire Karl Edvard Laman, également linguiste, créa d'immenses collections dont le contexte fit l'objet de tentatives de reconstitution par des évangélistes congolais comme Titus Makundu et Nila Simba qui appartiennent à la première génération d'ethnologues écrivant en congolais [Mac Gaffey, 1991, 1994].

9. Pièce n° 1890.6.20, Musée ethnographique, Stockholm.

10. Pièce n° 1907.8.39, Musée ethnographique, Stockholm. Un *nkisi nkonde*, plus communément appelé en Europe un « fétiche à clous ».

11. Malgré des tâches et des intérêts séparés, cette collaboration nous a été – à moi certainement – très profitable.

12. Les restrictions imposées lors de la manipulation des pièces de musée est un phénomène historique relativement récent. Au XVI^e et au XVII^e siècle, les visiteurs privilégiés qui avaient accès à des objets de collection ne manquaient pas de les prendre et de les toucher afin d'apprécier leur forme et leur texture [tout] en les examinant. Le changement s'opéra au XIX^e siècle, avec l'ouverture de nouveaux musées dont les salles pouvaient accueillir un public plus nombreux et socialement plus diversifié. Cette période fut marquée également par une utilisation de plus en plus généralisée des médias visuels [Classen et Howes, 2006 : 208, citant Bennett, 1995]. L'accès des conservateurs et des chercheurs ne fut, lui aussi, soumis à des restrictions que plus tard, et le Musée ethnographique de Stockholm, par exemple, ne le limita qu'à partir des années 1970 quand les collections furent installées dans de nouveaux locaux.

13. Pièce n° 5755, collection n° 2837, Musée des cultures du monde, Göteborg.

14. Le premier missionnaire suédois arriva au Congo en 1881, engagé comme bénévole par la Livingstone Inland Mission. Cinq ans plus tard la Swedish Missionary Society était devenue une organisation indépendante, et ses champs missionnaires du Congo ne tardèrent pas à compter parmi les plus importants sur le plan symbolique. Les activités des missions étaient concentrées dans une zone située au sud du fleuve Congo et en contrebas de ses énormes chutes. C'est seulement après l'annexion par la Belgique de cette colonie de sinistre réputation que les champs missionnaires se sont étendus jusque dans l'ancienne colonie française, finissant par y établir leur nouveau centre.

15. Il ne s'agit pas d'un cas isolé. La pratique consistant à détruire par le feu tout ce qui était jugé immoral, païen ou même démoniaque est attestée dès la fin du XV^e siècle, à

l'époque de la première mission portugaise dans l'ancien royaume du Congo [Axelsson, *op. cit.* : 47].

16. Pièce n° 1897.8.9, Musée ethnographique, Stockholm.

17. Cette armée était entièrement composée de mercenaires. Les soldats furent d'abord recrutés dans d'autres parties de l'Afrique, comme Zanzibar et la Côte d'Ivoire, et les officiers dans les différents pays européens, en Suède par exemple.

18. Le terme est créé par le grand voyageur Burton Holmes (1892-1952) pour désigner les images colorisées à la main qu'il fait défiler dans des lanternes magiques pour illustrer ses conférences. Outre la conférence, le compte rendu ou le récit de voyage illustré, le mot désigne aussi aujourd'hui un documentaire touristique (*NdT*).

19. Pièce n° 1906.46.10, Musée ethnographique, Stockholm.

20. Les collègues qui ont examiné avec moi cet objet sont Åsa Norman, Carl Axel Silow et Maurius Billy.

21. La plupart de ces cas concernent des objets associés à des groupes autochtones. Un rapatriement exceptionnel de pièces provenant de l'ancien Zaïre a eu lieu entre 1976 et 1982 depuis le Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren en Belgique [Wastiau, 2000].

22. Les pays nordiques ont monté l'exposition itinérante *Traces of Congo* (voir note 3). Un autre exemple, plus contesté, est *La mémoire du Congo. Le temps colonial* au Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren en 2005.

23. *Collected objects* a ce double sens en anglais (*NdT*).

■ Références bibliographiques

• ARCHIVES (DOCUMENTS ET COLLECTIONS)

Musée ethnographique, Djurgårdsbrunnsvägen 34, Stockholm
Musée des cultures du monde, Ebbe Lieberhartsgatan, Göteborg

AXELSSON Sigbert, 1970, *Culture Confrontation in the Lower Congo. From the Old Congo Kingdom to the Congo Independent State with Special Reference to the Swedish Missionaries in the 1880's and 1890's*, Stockholm, Gummessons.

BARTHES Roland, 1980, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Cahiers du cinéma, Gallimard, Seuil.
– 2000, *Camera Lucida. Reflections on Photography*, London, Random House.

BENNETT Tony, 1995, *The Birth of the Museum : History, Theory, Politics*, London-New York, Routledge.

CANNIZZO Jeanne, 1998, « Gathering souls and objects.

Missionary collections », in Tim Barringer et Tom Flynn (eds.), *Colonialism and the Object : Empire, Material Culture and the Museum*, London & New York, Routledge.

CLASSEN Constance et David HOWES, 2006, « The Museum as Sensescape : Western Sensibilities and Indigenous Artifacts », in Elizabeth Edwards, Chris Gosden et Ruth B. Phillips (eds.), *Sensible Objects. Colonialism, Museums and Material Culture*, Oxford & New York, Berg.

EDWARDS Elizabeth, Chris GOSDEN & Ruth B. PHILLIPS (eds.), 2006, *Sensible Objects. Colonialism, Museums and Material Culture*, Oxford & New York, Berg.

FABIAN Johannes, 1983, *Out of Our Minds. Reason and Madness in the Exploration of Central Africa*, Berkeley, University of California Press.

– 1998, « Curios and curiosity : Notes on reading Torday and Frobenius », in Enid Schildkrout et Curtis Keim (eds.), *The Scramble for Art in Central Africa*, Cambridge, Cambridge University Press.

FLODÉN Svante August, 1993, «Tata» *Flodén berättar Kongominnen 1*

- [« Tata » *Flodén raconte ses souvenirs du Congo 1*], Stockholm, Svenska missionsförbundets förlag.
- GRANQVIST Raoul, 2002, « Through a Swedish Looking Glass : Photographing the Congolese Body », in Raoul Granqvist (ed.), *Sensuality and Power in Visual Culture*, Umeå, Institutionen för moderna språk – Umeå Universitet.
- HANDELMAN Don, 1998 (1990), *Models and Mirrors. Towards an Anthropology of Public Events*, New York-Oxford, Berghen Books.
- HOCHSCHILD Adam, 1998, *King Leopold's Ghost : a Story of Greed, Terror, and Heroism in Colonial Africa*, Boston, Houghton Mifflin.
- 2007, *Les fantômes du roi Léopold. La terreur coloniale dans l'État du Congo 1884-1908*, Paris, Tallandier.
- JACOBSON-WIDDING Anita, 1979, *Red-White-Black as a Mode of Thought : A Study of Triadic Classification of Colours in the Ritual Symbolism and Cognitive Thought of the Peoples of the Lower Congo*, Stockholm, Almqvist & Wiksell.
- JENSSEN-TUSCH Harald, 1902-1905, *Skandinaver i Congo : svenske, norske og danske Maends og kvinders virksomhed i den uafhængige Congostat [Les Scandinaves au Congo : les activités des hommes et des femmes originaires de Suède, de Norvège et du Danemark dans l'État indépendant du Congo]*, Köpenhamn, Gyldendalske Boghandel – Nordisk förlag.
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT Barbara, 1998, « Objects of ethnography », *Destination Culture : Tourism, Museums, and Heritage*, Berkeley, University of California Press.
- MAC GAFFEY Wyatt, 1991, *Art and Healing of the Bakongo*, Stockholm, Folkens museum-etnografiska.
- 1994, *Astonishment and Power*, Washington, Smithsonian Institution Press.
- MAUSS Marcel, 1990 (1924), *The Gift. The Form and Reason for Exchange in Archaic Societies*, London, Routledge.
- MILLER Daniel, 2005, « Introduction », in Daniel Miller (ed.), *Materiality*, Durham, NC, Duke University Press.
- MIRZHOEFF Nicholas, 1999, « Transculture. From Kongo to the Congo », *An Introduction to Visual Culture*, London, Routledge.
- ÖSTBERG Wilhelm, 2002, *När Afrika kom oss nära [Quand l'Afrique s'approche de nous]*, Kulturperspektiv 13, Stockholm, Etnografiska museet.
- PRATT Mary Louise, 1992, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge.
- SCHILDKROUT Enid et Curtis KEIM (eds.), 1998, *The Scramble for Art in Central Africa*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SPIVAK Gyatri, 1988, « Can the subaltern speak ? », in Cary Nelson et Lawrence Grossber (eds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Houndmills, Macmillan Education.
- SVINHUFVUD Axel, 1942, *I Kongostatens tjänst [Au service de l'État du Congo]*, Stockholm, Lindfors.
- WALFRIDSSON Ruth, 1896, « Från Kongo [Depuis le Congo] », *Missionsförbundet*, 258-262.
- WASTIAU Boris, 2000, *Congo-Tervuren Aller-Retour*, Bruxelles, Musée royal de l'Afrique centrale.

I ABSTRACT

The testimonies of things. Seeking the hidden grammars of collections from the Congo Free State in Swedish museum

In the vaults of the Swedish national ethnographic museums, in Stockholm and Gothenburg, approximately 18 000 objects, from areas within the boundaries of today's two states of Congo, are housed today. Most of them were acquired by missionaries and military officers active within the Congo Free State (1885–1909), the badly reputed private colony of the former Belgian king, Leopold II. The author approaches these collections, not as tokens of Congolese material culture, but as traces of a, for long rather forgotten, Swedish cultural history and as expressions of western material genres. Through case studies of a selection of collections, created by Swedish men and women with differing roles in the colonial process, the paper focusses on the ways in which objects have been selected, joined and charged with new functions and significances.

Keywords : Collections of ethnography. Congo Free State. Material genres. Colonialism. Sweden.

I ZUSAMMENASSUNG

Von Dingen lernen. Was sich hinter den kongolesischen Sammlungen der schwedischen Museen verbirgt

Im Ethnographischen Museum in Stockholm und im Weltkulturmuseum in Göteborg befinden sich ungefähr 18 000 Objekte die heute den beiden kongolesischen Staaten gehören. Die meisten dieser Objekte stammen von Missionaren und schwedischen Offizieren, die im unabhängigen Staat Kongo (1885–1908) – einer privaten und verrufenen Kolonie Leopold II von Belgien – arbeiteten. Als Ethnologe betrachtet der Autor diese Sammlungen nicht als materielle kongolesische Kultur, sondern als Spur schwedischer Geschichte, die zu lange Zeit unbekannt war sowie als Ausdruck westlicher materieller Kunst. Die verschiedenen Sammlungen, von Männern und Frauen mit unterschiedlichen Rollen innerhalb des Kolonialisierungsprozesses zusammengestellt, zeigen deutlich die Art und Weise nach der die Objekte ausgewählt und mit neuen Funktionen und Bedeutungen bedacht wurden.

Stichwörter : Ethnographische Sammlungen. Unabhängiger Staat Kongo. Materielle Kunst. Kolonialismus. Schweden.

I SAMMANFATTNING

Åskådingsundervisning. Kongos samlingars hemliga grammatik i svenska museer

I samlingarna på Etnografiska museet i Stockholm och Världskulturmuseet i Göteborg, bevaras idag ungefärligen 18 000 föremål, från områden som tillhör dagens båda Kongostater. Merparten av dessa ting förvärvades av svenska missionärer och militärer som var verksamma i Kongostaten (1885–1908) : kung Leopolds den II : e av Belgien privata och sedermera ökända lydrike. Som etnolog har jag närmat mig samlingarna, inte i första hand som kongolesisk materiell kultur, utan som spår av en, länge tämligen okänd, svensk kulturhistoria och som exempel på västerländska materiella genrer. Genom fallstudier av ett urval samlingar, skapade av kvinnor och män med skilda roller i kolonisationsprocessen, har jag studerat hur föremål valts ut, förenats och laddats med nya betydelser och berättelser.

Nyckelord : Etnografiska samlingar. Kongofristaten. Materiella genrer. Kolonialism. Sverige.